II.

Légende «pérousienne» de saint Philippe Bénizi (LPP)

PRESENTATION
LEGENDE DE NOTRE BIENHEUREUX PERE PHILIPPE
NOTES DE BAS DE PAGE

PRESENTATION

1. Manuscrit

Le manuscrit est conservé dans la Bibliothèque communale Augusta de Pérouse avec la cote «G.9».[1] Il a été sommairement décrit dans l'inventaire des manuscrits des bibliothèques d'Italie[2] et, d'une façon plus détaillée mais non exhaustive, dans le premier volume de l'édition critique des œuvres (*Opera omnia*) de John Duns Scot (v.1266-1308).[3]

Le manuscrit sur papier a les caractéristiques suivantes: 210 x 146 mm., écrit par différentes mains en cursive (i.e. tracée au courant de la plume) minuscule du XV^{e} siècle. Il comprend 294 feuilles, avec une numération récente (non comptée sur les deux premières feuilles insérée au début et à la fin); l'écriture est sur une seule colonne ayant en moyenne entre 43-46 lignes. L'ancienne numération est encore visible, en grande partie; l'actuelle feuille 36 portait le numéro 100, mais on peut dire bien peu de chose sur les feuilles précédentes. Le papier a été rogné ou la numération moderne rend problématique la lecture de l'ancienne numération.

La reliure, ancienne et délabrée, est faite en planchettes et en parchemin. Sur la feuille de garde interne – un fragment en parchemin de l'Énéide (XIV^{e} siècle) – on trouve une note de propriété: *Francischo rovendengolo che sta soto la casa deli mercadanti*.

Certains éléments peuvent servir à dater le manuscrit: f. 35v, à la fin du *Sermo de fine mundi*, on lit: *Sexta etate a Christo usque ad finem mundi, et fluxerunt iam anni 1466*. Dans la marge inférieure de la f. 39r, on trouve une note: *Padue 1463 die 15 ia*[*nuarii*]; et à la f. 100v, on lit: *Ferrarie, 1464 die xviii octobris*. Une autre note a été faite à la f. 219r: *1467, die 26 octobris*.

Les différentes parties du manuscrit devraient donc avoir été écrites dans la région du Pô au cours de la décennie 1460-1470. Une lecture complète du manuscrit pourrait peut-être offrir de plus amples informations.

La *Legenda patris nostri beati Philippi* est située de la f. 245v à la f. 250r, ou – suivant l'ancienne numération – de la f. 309v à la f. 314r.

Étant donnés les éléments internes de datation et en particulier la lacune que l'on trouve dans la toute première ligne, le texte actuel semble être une copie. Le copiste n'a pas su réécrire la parole *philos* écrite en grec et qui – pour l'auteur – explique l'étymologie du nom de Philippe. De plus, à certains endroits, certains mots du texte original n'ont pas été transcrits.

Les apostilles d'une main différente sont rares: à la f. 245v. une note en marge indique l'année de naissance de saint Philippe, et un peu plus bas – toujours dans la marge – les noms

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

traditionnels de ses parents. À la f. 246r, au nom de Pierre le Martyr, on a ajouté l'adjectif *saint* (*sanctus*).[4]

Chaque page contient environ 35-37 lignes; sur la f. 249r, le copiste en écrit 41: il voulait évidemment terminer sur cette page le récit de la vie de saint Philippe et commencer sur la page suivante le récit des miracles advenus à sa translation.

2. Auteur et date de composition

L'auteur ne semble pas avoir personnellement connu saint Philippe, mais il a vu le fils de la femme de Cortone qui s'était adressée au saint frère pour obtenir de Dieu la grâce d'être mère. Ce fils, qui en signe de reconnaissance sera appelé Philippe, «nous l'avons vu de nos propres yeux – écrit l'auteur – et c'est lui qui nous a raconté ce fait». À d'autres reprises, l'auteur affirme avoir reçu ses informations à partir du témoignage de frères.

Sur la base de certaines références internes (le priorat du frère Barthélemy de Cesena, des débuts du XIV^{e} siècle; la translation de 1317; la date des deux derniers miracles, advenus en 1322 et 1326), le frère Giuseppe M. Besutti (1919-1994) s'estime en mesure de conclure que la *Legenda* pérousienne ait été écrite par un frère serviteur de Marie dans les années 1320-1350 – plus précisément les années 1330-1340[5] – et dans une région non loin de Cortone, probablement en Ombrie. Il semble que le principal souci de l'auteur n'ait pas tant été de fournir des détails historiques, mais de présenter saint Philippe comme un père de notre Ordre, un des des sept premiers pères.

Le frère Davide M. Montagna (1937-2000) arrive à des conclusions différentes. Il s'estime en mesure de reculer la date de rédaction de la *Legenda patris nostri beati Philippi* vers 1305. Il situe le lieu de rédaction au cœur d'un cercle d'amis et de disciples de saint Philippe. Un indice du caractère «archaïque» de cet écrit est l'extrême sobriété des références mariales, réduites au nom spécifique de l'Ordre et à l'intervention de la Vierge Marie, auprès de Jésus Christ, au moment de la mort de saint Philippe. Cette «aspect marial» primitif nous ramènerait au temps précédent la rédaction du premier chapitre (*De reverentiis beatae Mariae virginis*) des *Constitutions antiques* des Servites, c'est-à-dire avant 1295. D'autres indices sont l'absence de la culture scolastique et l'improbabilité d'une dépendance littéraire de d'autres légendes. Le frère David M. Montagna suggère comme possible auteur de la *Legenda* le frère Lambert de Prato et comme lieu de rédaction le *scriptorium* du couvent naissant Sainte-Marie des Servites de Bologne.

3. Éditions

La *Legenda patris nostri beati Philippi* a d'abord été publié par le frère Giuseppe M. Besutti dans *Studi Storici OSM* 17 (1967) pp. 104-115.

Une «tentative d'édition critique», c'est-à-dire de reconstitution du texte original a été faite par le frère Davide M. Montagna: *La 'Legenda' arcaica deil beato Filippo Benizi. Ricerche e proposte* = Bibliotheca Servorum Mediolanensis – Sussid 4 (Convento dei Servi in S. Carlo, Milano 1985) pp. 13-29 (*testo*); pp. 31-64 (*ricerche e proposte*).

4. Traductions

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

En italien. Une traduction italienne de cette *Legenda* a été présentée par le frère Pier Giorgio M. Di Domenico et publiée dans le livre *Fonti storico-spirituali dei Servi di santa Maria*, vol. I. *dal 1245 al 1348* (Segretariato Coordinamento e Animazione Culturale – Servitium, Vicenza – Sotto il Monte 1998) pp. 290-311.

En français. La présente traduction française est notre oeuvre. Les notes, pour leur part, doivent quelque peu à l'édition italienne citée plus haut..

5. Texte

En examinant le contenu intrinsèque de la *Legenda*, on constate que son auteur, dans son schéma hagiographique, a bien su présenter la figure et la spiritualité de saint Philippe, sans trop de soucier de données historiques.[6] Il fait aussi mention de noms de personnes: André et Jeanne, les parents de saint Philippe; saint Pierre martyr, *Totusbonus*, guide de l'Ordre qui est nommé à deux reprises. Il mentionne aussi le frère Barthélemy de Cesena, frère Sostène, frère Jérôme, frère Avito qui meurt à Lyon, fra Lambert de Prato et frère Ubald de Borgo. Parmi les miraculés, il parle de la fille de Paul de Todi, du frère Jean et du frère Simon de Todi.

Le texte de la *Legenda* se divise en trois parties: une brève introduction, une partie centrale sur la vie, les œuvres et la mort du bienheureux Philippe, une conclusion suivie d'une liste de miracles.

L'introduction propose une étymologie fantaisiste du nom «Philippe», qui aurait le double sens de «chant» et de «corde». Sur la base du premier sens («chant»), l'auteur semble annoncer une sous-division «trinitaire» du récit qui ne se vérifie pas dans les faits. Au cours de la *Legenda*, toutefois, à plusieurs reprises, l'attention est mise sur le «chant» de Philippe: jeune, il chante les louanges à Dieu et, devenu prêtre, il chante les psaumes dans sa cellule, dans le jardin, dans l'église, à voix basse pendant la nuit, à voix haute durant le jour. Même sur son lit de mort, il demande au jeune qui l'assiste de chanter avec lui les sept psaumes pénitentiels avec les litanies. Sur la base du deuxième sens («corde»), Philippe est présenté dans la *lignée* des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, qui sont les divers «fils» dont la corde est tressée. À chacune de ces catégories correspond une vertu particulière: foi, miséricorde, sagesse, plénitude de grâce, constance, tempérance et pureté. Certaines de ces vertus sont attribuées à Philippe dans la *Legenda*.

La partie centrale de la *Legenda*, qui pourrait avoir été rédigé par une autre main – et même correspondre à la légende sheffieldienne –, contient certainement des épisodes et de détails intéressants pour l'hagiographie, mais est particulièrement surprenante pour ses anachronismes manifestes et ses imprécisions. Les parents, qui dans la recension «toscane» portaient les noms de Jacques et Albaverde, s'appellent ici André et Jeanne. Philippe est un fils longuement attendu et demandé et finalement obtenu par Dieu. Né en 1223, il a des relations avec saint François d'Assise (+1225), à Florence, au cours de ses études. Il se rend au Mont Sénario, sur indication du Christ, et il s'unit au groupe des six frères qui y vivent déjà. Le nom de «serviteurs de sainte Marie» lui a été donné par des enfants pendant qu'il mendie dans les rues de Florence. Il rencontre saint Pierre de Vérone, que la Vierge Marie a envoyé au Mont Sénario pour y visiter ses serviteurs. C'est le frère *Totusbonus*, guide de l'Ordre, qui impose l'ordination sacerdotale à Philippe, après que sa grande culture soit apparue évidente au cours d'une rencontre avec un clerc. Philippe succède à *Totusbonus* dans le gouvernement de l'Ordre. Au cours de son généralat, le récit souligne surtout ses visites fréquentes aux couvents; il rappelle, en outre, le renoncement annuel à sa charge de prieur général,

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

sa participation au concile de Lyon (1274), la convocation d'un chapitre général à Todi, son œuvre de défense de l'Ordre auprès de la curie romaine.

Les miracles attribués à saint Philippe, au cours de ces années, adviennent à Cesena (prophétie concernant Barthélemy de Cesena), sur les Appennins dans un voyage entre Cesena et Florence (guérison d'un lépreux), à Florence (miracle du pain), à Cortone (intercession pour la naissance d'un enfant), dans un voyage entre Viterbe et Orvieto (l'arbre touché par le tonnerre), à Orvieto (conversion de la prostituée) et à Todi (guérison du frère Lambert de Prato). Ils diffèrent en plusieurs détails de ceux racontés par la *Legenda* toscane.

Philippe, déjà malade, se fait porter à Todi au cours de l'été 1285, au retour d'un voyage à la curie romaine. Il semble que, gravement malade, il garde le lit pendant un certain temps, avant qu'advienne sa dernière bataille contre le démon et sa mort entre les bras d'Ubald de Borgo et en présence des frères de la communauté auxquels Philippe adresse un «beau discours», en les invitant à l'humilité, à la patience et à la charité. Au moment de sa mort, le 22 août 1285, la *Legenda* lui attribue l'âge de 62 ans.

La partie finale comprend les miracles advenus après sa mort et notamment ceux qui sont advenus à l'occasion de sa translation en 1317. Exception faite des deux derniers miracles advenus sur la mer Adriatique (tempête apaisée) et à Florence (guérison d'un novice servite), tous ces miracles sont survenus à Todi.

Le texte de cette *Legenda patris nostri beati Philippi* a servi de source d'information pour le frère servite historien Taddeo Adimari (v.1445-1517). Il était aussi connu du frère Arcangelo Giani (1552-1623) qui dans son ouvrage de 1591, *Vera origine del sacro ordine de Servi di santa Maria*, en offre une synthèse et la considère «écrite avec très peu d'attention» (*scritta con molta poca consideratione*).

LEGENDE DE NOTRE BIENHEUREUX PERE PHILIPPE

1. Prologue

On dit que le nom de Philippe vient de «philos» *(ami)* parce qu'il est un «chant» ou parce qu'il est une «corde» faite de plusieurs fils.[7]

En effet, il fut devant Dieu un chant de fervente prière: tous les jours, avec amour et fidélité, il a fait monter vers Lui le chant de louange des psaumes.

Il a chanté aussi à la gloire de la Trinité tout entière par l'exemple d'une vie sainte, et il a brillé par une conduite exemplaire. Il a chanté le Père en célébrant ses bienfaits, en méditant humblement sur l'heure de sa mort, en pleurant sur les fautes de ses frères. Et il leur rappelait tout cela dans ses prédications. Il a chanté aussi le Fils, gardant toujours vivantes dans son cœur sa foi et le souvenir de sa passion. Aussi chantait-on à son sujet:

"Philippe, tu portais dans ton cœur
le miel et la croix du Christ".[8]

Il a chanté aussi l'Esprit Saint en s'attachant de toutes ses forces à la douceur de sa bonté et de sa tendresse. Et cela se voyait bien car, animé d'une charité brûlante, il donnait aux autres tout ce qu'il pouvait avoir.

On dit aussi que Philippe vient de «philos» parce qu'il est comme une corde faite de plusieurs fils. Par ses nombreuses vertus, il fut lui-même tissé, c'est-à-dire introduit dans le chœur des saints, comme dans une corde faite de nombreux fils. Sa miséricorde et sa foi irréprochable l'ont élevé parmi les patriarches, sa sagesse parmi les prophètes, la grâce de la plénitude parmi les apôtres, sa constance vraie parmi les martyrs, sa grande tempérance parmi les confesseurs, sa pureté virginale parmi les vierges.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

2. Jeune en recherche

Le bienheureux et vénérable Philippe, général, guide et père illustre de l'0rdre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie, naquit à Florence de parents nobles, très religieux et chrétiens fidèles. Son père s'appelait André, et sa mère, Jeanne. N'ayant pas d'enfants, pendant longtemps ils en demandèrent au Seigneur; ils furent finalement exaucés et eurent plusieurs enfants. Le premier de ceux-ci, ils l'appelèrent Philippe, en remerciement à Celui qui le leur avait donné. Le récit qui suit fait voir qui et combien grand il a été par la suite.

En effet, ses parents, qui menaient une vie pieuse et religieuse, élevèrent l'enfant suivant une éducation parfaitement conforme à la norme de la loi évangélique. Par disposition de la grâce divine, ils le confièrent à un maître religieux pour qu'il apprenne à lire et à écrire.[9] L'enfant, ensuite, puisqu'une bonne souche produit du bon fruit,[10] fuyant les vices habituels aux autres enfants, cherchait à plaire à Dieu seul.[11]

À l'âge d'environ dix ans, il accompagnait volontiers ses parents à l'église et il y écoutait toutes les paroles divines et les gardait dans la bibliothèque[12] de son cœur[13] et, sur le chemin du retour à la maison, il répétait toutes ces choses à ses parents et aux proches en les implorant humblement de les mettre en pratique.[14]

Adolescent, il voua son âme à l'humilité, à la miséricorde et à la sobriété, se gardant toujours des machinations du diable, du monde et de la chair. À l'exemple de l'Apôtre, il mortifiait souvent son corps par des jeûnes et des veilles,[15] et il le forçait à servir l'esprit à tous moments.

Devenu adulte et ayant acquis une vaste culture, il chantait toujours les louanges du Seigneur avec le bienheureux François qui, en ce temps-là, s'illustrait à Florence.[16] Puisque l'homme de Dieu retenait que beaucoup de gens marchaient sans précaution au milieu des débordements du vice et faisaient naufrage dans l'océan de la vie, il voyait que ceux qui aimaient ce monde, étaient misérables et fatigués en vain, et qu'ils ne tiraient profit de leur corps que le vice; devenu fou aux yeux du monde mais sage aux yeux de Dieu, il considérait comme du fumier tout ce qui a de valeur dans le monde.[17] Sa seule joie était d'aller à l'église, pour la prédication, la prière et la contemplation. Déjà tous remarquaient la sainteté de sa vie: elle illuminait les esprits des fidèles comme une lampe sur un lampadaire.[18] Se méfiant alors des louanges dont il fait l'objet de toute part, craignant la vaine gloire comme une maladie qui habituellement trompe les imprudents, il courut un jour à l'église[19] et, debout face à l'image du Christ, il pria ainsi en pleurant à chaudes larmes: *«Seigneur Dieu, toi qui m'as créé et sauvé alors que j'étais perdu, écoute-moi, moi qui suis ton indigne serviteur, et accorde-moi* [la grâce] *de trouver la voie de tes miséricordes, pour que je puisse te servir avec fidélité, car je suis pauvre et malheureux et, sans toi, je ne sais pas où aller».* Une fois sa prière terminée, une lumière éblouissante brilla sur lui et l'éclaira tout entier; de la lumière une voix se fit entendre qui disait:[20] *«Philippe, si tu veux me trouver, lève-toi, sors et viens sur la montagne que je te montrerai».*[21]

3. Serviteur de Marie

L'homme de Dieu, s'étant levé de la prière, abandonnant tout héritage paternel et prenant sur soi la croix du Christ, sortit de la ville de Florence et prit vite la direction du Mont Sénario, dans le même diocèse. Il y avait là six hommes religieux,[22] des frères qui vivaient dans une grande humilité et une grande pauvreté, travaillant nuit et jour sans relâche à la vigne du Seigneur [Dieu] de l'univers. Il leur fit part du désir de son âme et les supplia très humblement de l'accueillir comme frère. L'homme de Dieu avait alors environ vingt-deux ans.

Voyant en lui un jeune homme bien éduqué, doué d'humilité, animé par la charité et désireux de [vivre dans la] pauvreté, les frères l'accueillirent comme leur compagnon. Ils lui enlevèrent ses vêtements séculiers et lui donnèrent d'un commun accord l'habit du saint Ordre. Et, puisque dans sa grande humilité il s'était déclaré ignorant, ils lui confièrent au départ non pas la

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

tâche des clercs mais celle des laïcs. Tantôt il travaillait donc au jardin comme jardinier, tantôt il allait avec empressement mendier l'aumône pour le couvent. Partout, dans la prière et la contemplation, l'homme de Dieu parlait au Seigneur. Il savait, en effet, que les lieux sont sanctifiés par l'homme et non l'homme par les lieux. Chaque jour, il voulait toujours accomplir lui-même les besognes les plus viles et les plus dépréciées du couvent. Il servait tous [les autres] avec un visage joyeux; très souvent il lavait et nettoyait lui-même la vaisselle des frères. Aux yeux de tous, il semblait si prudent et si sage qu'il était considéré non pas comme un frère laïc, mais comme le père de tous. Sobre dans sa façon de vivre, admirable d'humilité, auréolé du parfum de la chasteté, il brillait de l'éclat de toutes les vertus.

Quand l'homme de Dieu, étant laïc, se rendait à Florence pour mendier, les enfants florentins, selon la volonté de Dieu, accouraient vers lui en criant et en disant: *«Voilà les serviteurs de sainte Marie!»*. C'est à la suite de cela que les frères prirent ce nom et furent appelés «Serviteurs de Sainte Marie».[23]

4. Sous le regard de Pierre de Vérone

À cette même époque, il y avait un frère du nom de Pierre, vénérable et saint, prédicateur contre les hérétiques, de l'Ordre des [frères] Prêcheurs.[24] Comme une étoile resplendissante, il éclairait presque toute l'Italie en prêchant la foi catholique. C'est à ce sage soldat du Christ, qui était arrivé à Florence et y prêchait longuement contre les hérétiques, que la bienheureuse Vierge Marie apparaissait souvent dans son sommeil et lui disait: «Pierre, va voir mes serviteurs au Mont Sénario; ils me servent là fidèlement dans une grande pauvreté et une grande humilité».[25] Elle lui répétait cela très souvent et lui montrait Philippe. Une fois, à son réveil, il alla visiter humblement ces frères. Voyant ensuite le bienheureux Philippe, il l'appela immédiatement par son nom; par la suite et jusqu'à sa mort, il continua à le visiter comme s'il était son père. À chaque fois qu'il voyait le bienheureux Philippe, il l'embrassait. Devenu soldat du Christ par la palme du martyre, il était rempli de joie céleste lorsque le bienheureux homme lui apparaissait.

Dieu, en effet, accomplissait beaucoup de prodiges et de signes par son serviteur Philippe[26] et, quoiqu'il fut personnellement d'une extrême humilité, tous avaient une très haute estime de lui.

5. Humble

Le serviteur de Dieu circulait partout avec sollicitude pour mendier. Un jour qu'il revenait avec un compagnon de Florence, il s'arrêta en chemin à un hospice et il y trouva un clerc intrigant qui se joignit à eux en discutant de plusieurs arguments littéraires. Le compagnon de l'homme de Dieu, bien qu'il fût prêtre, ignorait les règles de la grammaire; ce clerc se mit donc à insulter les frères. En voyant cela, l'homme de Dieu, Philippe, fut déconcerté et, prenant la parole, se mit à discuter avec lui de nombreux sujets de grammaire et à expliquer, à la place de son compagnon, ce que le clerc avec son attitude intrigante leur avait demandé.[27] Reprenant le chemin vers le couvent, Philippe dit à son confrère: *«Je te prie, père, de ne dire à personne que je sais quelque chose»*. Mais celui-ci, après qu'ils s'étaient séparés, ne voulut pas, par inspiration divine, tenir cette chose cachée et il se chargea de le faire savoir aux frères et aux séculiers (laïcs).[28]

6. Prêtre

Le père *Totusbonus* était alors responsable des frères. Il avait entendu cette histoire et, comprenant que c'était vrai, il en fut très heureux. Il ordonna que Philippe soit immédiatement ordonné prêtre même s'il ne le voulait pas.[29] Après cela, le serviteur de Dieu devint meilleur encore.[30] Jamais personne ne pourrait dire assez sa foi, sa bonté, sa discrétion, sa sagesse, son humilité, sa générosité, sa force dans l'adversité. Toujours obéissant, l'homme de Dieu priait sans cesse et chantait des psaumes, dans sa cellule, au jardin ou à l'église. Il fuyait résolument les réunions du monde et surtout les femmes parce que, disait-il, "elles sont pour le religieux des envoyées du diable".[31] Il avait l'habitude de chanter la prière des prophètes dès la fin des

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

complies et, toute la nuit, il priait en silence; mais le jour, il chantait bien haut d'une belle voix. Le soir, il ne prenait aucune nourriture avant d'avoir offert le sacrifice au Seigneur avec la louange des psaumes. Le sommeil était pour lui une calamité; lorsqu'il fallait y succomber, l'homme de Dieu dormait rarement sur une moelleuse couche de paille, mais il s'étendait plus souvent à même la terre, parfois sur une planche ou une pierre; dès qu'il avait assez dormi, il se levait et chantait les psaumes. Il passait tout son temps à prier, à lire ou à instruire efficacement les frères.

7. Prieur général

Après que leur père *Totusbonus* ("Tout-Bon") ait été rappelé par le Seigneur, les frères, réunis en Chapitre, élirent Philippe comme prieur général, même s'il s'y était opposé plus d'une fois.[32] Devenu [prieur] général, guide et père de tout l'Ordre, il entreprit, tout brûlant d'amour, de visiter toutes les provinces, et il se présentait à tous non pas comme père de l'Ordre, mais comme serviteur de tous;[33] il était connu comme ouvrier. Il apportait, en effet, aux éprouvés la douceur du réconfort; aux malades, le remède de la santé; aux affamés de nourriture, la satiété; aux pauvres et aux nécessiteux, il se donnait sans compter. Il était si estimé de tous que la lumière de la grâce divine descendait sur ceux qui le voyaient. Et quand il parlait, il soulageait toute tribulation provoquée par la disgrâce et la misère.

8. Prophète

Il avait sans aucun doute en lui l'esprit de prophétie parce que tout ce qu'il (pré)disait, comme s'il était un ange du Seigneur, arrivait aussitôt. Un jour qu'il se trouvait à Cesena; à l'occasion de l'un de ses visites de l'Ordre, l'homme de Dieu était assis dans le cloître. Voici qu'un enfant fut surpris par le jardinier à voler dans le jardin potager: il n'en fallait pas davantage pour le considérer comme quelqu'un qui ne vaut pas cher et un mal élevé. Le (frère) jardinier l'avait emmené dans le cloître pour le dépouiller et le rouer de coups. L'homme de Dieu, voyant l'enfant, l'embrassa avec joie et dit au jardinier: «Mon frère, ne le touche pas, car il est bon et il sera ton prieur dans notre Ordre». Et il en fut ainsi: il devint frère Barthélemy de Cesena,[34] un homme bon et digne. L'homme de Dieu avait prophétisé.

9. Guérisseur d'un lépreux

Le bienheureux Philippe se rendait à Florence avec deux compagnons, Sostène[35] et Jérôme de Cesena. C'était l'hiver et ils se trouvaient dans les Appennins. L'homme de Dieu dit à ses compagnons: «Mes fils, allez de l'avant; je vous suivrai, car j'ai toujours une forte fièvre sur cette route». Pendant qu'ils avançaient plus rapidement, un lépreux nu, difforme et horrible à voir, vint à sa rencontre: il demandait l'aumône mais sans grand succès. Lorsque Philippe, serviteur de Dieu, approcha, le lépreux, nu et infirme, lui dit: «Père, prends pitié de moi».[36] Philippe, alors, regarda autour de lui et, ne voyant personne, il enleva aussitôt sa tunique blanche,[37] comme il en avait l'habitude, et la mit sur les épaules du lépreux et l'embrassa.[38] Dès que celui-ci eut revêtu la tunique, il fut purifié et délivré de sa maladie.[39] Voyant qu'il était guéri,[40] il fut rempli de joie et, debout, il s'exclamait à haute voix: «Vraiment, père, tu es un apôtre de Dieu, car tu m'as tout à fait guéri de mon mal».[41] Entendant les cris du lépreux, les frères revinrent sur leurs pas, mais l'homme de Dieu leur dit: «Que Dieu ait pitié de vous, frères! Pourquoi êtes-vous revenus?». Et, d'une voix profondément troublée, il ajouta: «Je vous ordonne de ne rien dire à personne tant que je vivrai».[42] Mais ceux-ci allèrent le raconter aux frères de Florence.[43]

10. Celui qui trouve du pain pour ses frères affamés

Un jour, le bienheureux Philippe se trouvait à Florence; ses frères, qui vivaient dans une grande pauvreté, n'avaient plus le moindre morceau de pain si bien qu'ils murmuraient et se lamentaient sans arrêt; l'homme de Dieu, craignant qu'en murmurant ses frères ne se perdent ou n'offensent leur Créateur par leurs plaintes imprudentes, les consola avec douceur et leur dit: «Mes frères, ne vous fatiguez pas à murmurer car nous sommes les fils des saints et dans nos entrailles il

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

n’est point de mauvaises pensées. Vous devez en effet vous persuader, mes frères, que Dieu n’abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Car si quelqu’un quitte le monde et vit avec piété, justice et chasteté, agréable à Dieu, il est nourri par lui, comme il est écrit: ‘l’homme a mangé le pain des anges’,[44] à condition bien sûr qu’il soit un serviteur fidèle. N’a-t-il pas un jour fait porter par un ange un prophète de Judée avec un repas vers le prophète Daniel qui se trouvait sans nourriture dans la fosse aux lions et n’a-t’il pas rassasié son serviteur affamé? N’a-t’il pas nourri nos saints pères de la douce manne céleste dans le désert pendant quarante ans, sans aucun effort de leur part? Ainsi ne doutez pas, mes frères, et ne craignez pas; car Dieu lui-même a dit: «ne vous faites pas tant de souci en disant: ‘Qu’allons-nous manger?’ ou bien ‘Qu’allons-nous boire?’, car votre Père des cieux sait ce dont vous avez besoin.[45] Préparez donc la table, mes frères, au nom du Seigneur, et vous verrez qu’aussitôt la nourriture vous sera donnée en abondance». Ils obéirent et saint Philippe retourna prier dans sa cellule. Il avait fermé la porte et priait en pleurant; les frères n’avaient pas fini d’étendre la nappe sur la table qu’un inconnu se présentait déjà à la porte et appelait; il apportait de beaux pains blancs et d’autres vivres qui suffirent largement pour toute la communauté pendant presque une semaine. Ils prirent tout cela avec reconnaissance et garnirent la table en louant le Seigneur. À l’invitation du saint homme, les frères revinrent alors à la porte pour demander à l’inconnu qui il était ou d’où il venait, mais ils ne trouvèrent plus personne.

11. Révérent, mendiant, sobre

Lorsque l’homme de Dieu arrivait en visite dans un couvent, il s’agenouillait d’abord devant l’autel avec respect, il faisait l’acte de révérence comme il se doit, puis, après avoir regagné sa place, il ordonnait strictement aux frères de ne pas dire aux séculiers qu’il était [prieur] général. Ensuite, il disait: «Demain, frère Philippe ira le premier pour la quête du pain». Et, le matin, prenant un panier ou un sac, malgré les protestations des frères, il s’en allait tranquillement mendier, accompagné d’un laïc, en disant: «Il est juste et bon que, dans un Ordre religieux, celui qui mange son pain ne rougisse donc pas d’aller le mendier». Le serviteur de Dieu ne se faisait pas de souci pour la nourriture et la boisson si ce n’est le mercredi: ce jour-là, il refusait la viande. Comme il mangeait peu, il était toujours faible. Souvent, même s’il se mettait à table, il ne mangeait rien, mais il regardait ses frères à toutes les tables et donnait une partie de ce qui lui était destiné à ceux qui avaient plus d’appétit. Il donnait toujours les meilleurs pains à ses compagnons. Il gardait toujours pour soi les morceaux de pain plus secs et les plus ordinaires. Il ne demandait jamais rien à table sauf des oignons et de l’ail. Il se contentait de la nourriture du couvent et il félicitait ceux qui s’attachaient scrupuleusement à cette règle. Il recherchait des vêtements et des chaussures ordinaires: il avait une tunique blanche et une tunique noire, un scapulaire et une cape et se contentait de cela même en plein hiver; assez souvent même il en donnait une partie aux pauvres et aux nécessiteux.

12. Humble et pauvre au milieu de ses frères

Lorsque l’homme de Dieu se trouvait à Cortone, les frères vivaient dans une si grande pauvreté qu’ils n’avaient même pas l’huile et ce qu’il fallait pour faire un ragoût; les frères faisaient bien souvent leurs délices de légumes au sel. L’homme de Dieu restait de plus en plus volontiers où il voyait la plus grande pauvreté; souvent même il faisait la cuisine, il nettoyait l’église et les bâtiments du couvent; il était toujours le premier au travail et voulait être le plus humble. Il priait partout parce qu’il chantait tous les jours des psaumes à haute voix ou dans le secret de son cœur. Il priait souvent à genoux dans sa cellule; ses frères l’y virent un jour s’élever de terre de près d’une coudée.

13. Bienveillant envers les frères éprouvés

S’il trouvait, lors d’une visite dans un couvent, un frère qui était maltraité ou rejeté injustement, ou qui n’avait pas ce qui fallait, il le prenait dans ses bras, l’embrassait, lui donnait sa tunique et priait humblement le Seigneur pour lui.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

14. Celui qui intercède pour la transmission de la vie

Lorsque l'homme de Dieu était à Cortone, une femme mariée vint vers lui et lui dit: «Père, j'ai un mari, mais je ne réussis pas à avoir un fils de lui; je te demande donc de prier Dieu pour moi». Le serviteur du Christ fit une prière et obtint du Seigneur ce qu'elle demandait. La femme eut un fils et l'appela Philippe; ce fils, nous l'avons vu de nos propres yeux et c'est lui qui nous a raconté ce fait.

15. Capable de lire les signes du ciel

Un jour que l'homme de Dieu se rendait avec ses compagnons de Viterbe à Orvieto, il se mit soudainement à tomber de la grêle et une pluie torrentielle, si bien qu'il durent se réfugier sous un noyer le long de la route. Pendant qu'il se recueillait en prière d'un côté de l'arbre, l'homme de Dieu commença à crier avec agitation: *«Allez-vous-en, mes frères, vite, allez-vous-en, car l'arbre sera touché d'une manière extraordinaire»*.[46] Pendant que tous les frères fuyaient, un éclair fulgurant du ciel s'abattit à l'improviste sur l'arbre et le brûla tout entier comme un feu dévorant.

16. Une courtisane sans pudeur

L'homme de Dieu arriva près d'Orvieto; ses deux compagnons, Sostène et Jérôme, marchaient devant lui. Une courtisane à l'air provoquant vint à leur rencontre, leur faisant clairement des avances. En bons religieux qu'ils étaient, ils la chassèrent en disant: "Femme, il n'y a rien de commun entre nous! Va-t-en vite loin de nous car nous n'aimons pas les fornicateurs". Courtisane sans pudeur, elle se releva rapidement, courut au devant de l'homme de Dieu et lui dit: "Père, est-ce que je vous plais?" Le saint homme répondit: "Oui, ma fille, tu me plais!" Elle reprit: "Approche donc!". Mais saint Philippe lui dit: "Ma fille, je veux d'abord te faire un cadeau", et il enleva sa tunique et la lui donna en disant: "Accepte ce cadeau, ma fille, pour que, par la force de l'Esprit Saint, tu ne pèches plus". Puis il s'en alla. La femme mit la tunique et, aussitôt convertie, elle pleura amèrement ses fautes; elle abandonna sa vie de débauche, vint chez les frères et demanda à voir l'homme de Dieu. Dès qu'il arriva, elle tomba à ses pieds et lui demanda pardon pour ses énormes péchés. Elle reçut de lui le sacrement de Pénitence et vécut avec justice et sainteté dans une cellule; elle mourut heureuse, dans la paix, riche de ses bonnes actions.

17.

L'homme de Dieu visitait assidûment son Ordre et gardait tous les frères à un haut niveau de sainteté par la sagesse de son enseignement, par son exemple et sa grande bonté. Souvent aussi, quand il partait en voyage, il donnait sa tunique; il emportait aussi avec lui d'autres choses utiles qu'il pouvait avoir, et distribuait tout aux pauvres et à ceux qui en avait besoin. Chaque année, au Chapitre général, il refusait sa charge dans les larmes et les lamentations. Dans la vie religieuse, il aimait beaucoup la vertu de chasteté, la fidélité et le service inlassable de l'Église. C'est cela qu'il proposait aux frères, le rappelant toujours à ceux qui l'élisaient. Bien souvent, en voyage, il marchait seul et, quand il avait faim et soif, il priait d'abord, demandant du pain et de l'eau pour ceux qui n'en avaient pas. Ce sont ses compagnons qui l'ont raconté aux frères car l'homme de Dieu ne disait jamais du bien de lui même. Il avait coutume de dire à ceux qui faisaient son éloge: "Quiconque aura été ici vrai serviteur fidèle du Christ, sera aimé par Dieu et couronné dans les Cieux.

18.

Convoqué au Concile de Lyon,[47] le bienheureux Philippe dépêcha trois frères pour organiser le séjour. L'un d'eux, frère Avito, un homme bon et saint, mourut là-bas. Lorsque l'homme de Dieu arriva quatre jours plus tard, ce frère mort vint à sa rencontre à la porte, le salua affectueusement en se prosternant à ses pieds et en lui baisant les mains; ensuite il se retira et on ne

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

le revit plus jamais. L'homme de Dieu attribuait aux qualités de ce frère le miracle que tout le monde avait vu.

19.

Il guérissait beaucoup de malades, purifiait les lépreux, rendait la vue aux aveugles, chassait les démons. Et toujours il ordonnait de ne pas le mettre lui-même en valeur.

20.

Lorsque le bienheureux Philippe se trouvait à Todi pendant une période de famine, il donnait à manger à tous les nécessiteux et les pauvres, en vrai disciple du Christ. Il prélevait toujours une part du pain, qu'il recevait pourtant en petite quantité à table, et sortait le leur donner. S'il trouvait un fruit ou autre chose à manger, ou même des branches d'arbrisseau dans le jardin, il les nettoyait avec un couteau, les coupait et courait les donner aux enfants pauvres.

21.

Lorsque frère Lambert de Prato[48] était à Todi, au temps du Chapitre général, il fut soudain frappé d'une très grave maladie: son corps avait perdu toute sensibilité. Les frères avertirent immédiatement l'homme de Dieu qui arriva aussitôt; il prépara son remède habituel et le mit dans la bouche du malade qui fut aussitôt guéri, devant tous.

22.

Vers l'an du Seigneur 1285, le bienheureux Philippe se trouvait à Todi, aux confins du duché de la vallée de Spolète; l'homme de Dieu avait presque 62 ans.[49] Il dit en secret au frère Ubald de Borgo qu'il aurait bientôt laissé reposer son corps et qu'il se serait séparé d'eux. Il obtint de lui qu'il soit présent au moment de son trépas, et de cela il le remercia.

23.

Comme la Curie romaine était à ce moment-là à Rieti,[50] l'homme de Dieu se rendit là-bas chez le Souverain Pontife, pour lui recommander son Ordre.[51] Là, son état s'aggrava et il ordonna aux frères de le transporter à Todi. Il souffrait beaucoup, car sa maladie fut longue et pénible, mais il rendait toujours grâce à Dieu. Il ne se souciait pas du confort de son lit ni de la nourriture qu'il prenait; il acceptait ce que les frères lui présentaient, en bénissant Dieu.

24.

Un jour qu'il était dans sa cellule avec le frère qui l'assistait, il se leva de son lit, s'assit et lui dit: «Apporte-moi un psautier, mon fils, pour que nous chantions les litanies». Celui-ci courut le lui chercher et le père commença à chanter pieusement avec lui sept psaumes[52] suivis des litanies. Lorsqu'ils arrivèrent à ces mots: «Nous, pécheurs, nous te supplions, écoute-nous!»,[53] le bienheureux Philippe tomba en extase et devint comme mort, noir et défiguré. Le jeune frère, effrayé, prit la fuite et vint raconter cela aux frères qui étaient occupés à manger. Ils se levèrent immédiatement de table et accoururent en se lamentant et en pleurant; ils le trouvèrent comme mort sur son lit, affreux, noir et défiguré. Les frères restèrent là à pleurer pendant près de trois heures lorsqu'arriva frère Ubald de Borgo;[54] il était alors absent mais l'ange de Dieu lui avait appris la mort du saint homme. Tous priaient devant d'homme de Dieu et, tout à coup, il se mit à respirer, il ouvrit les yeux et la bouche et, levant les mains au ciel, il bénit Dieu; soutenu par frère Ubald, il se redressa frais et dispos, et dit aux frères qui se taisaient: «Mes bien chers frères, je viens de livrer un grand combat contre l'ancien ennemi du genre humain, qui m'accusait de beaucoup de choses pour pouvoir me damner avec lui dans la géhenne du feu éternel. Notre Seigneur Jésus-Christ, avec la bienheureuse Vierge Marie, m'en a libéré. Ils m'ont montré, dans le ciel, la couronne incorruptible et indicible de ma gloire». Après qu'il eut reçu tous les sacrements, il leur fit un émouvant discours, les exhortant à l'humilité, à la patience et à la charité. Puis il dit d'une voix claire: «Loué soit Dieu»

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

et, dans le silence, il ajouta: «en tes mains ...»;[55] son visage resplendit alors comme le soleil et, enveloppée d'un parfum suave, son âme sainte quitta son corps et il entra dans le repos de la paix le 22 août, entouré de ses frères.

25.

Puisque les frères voulaient garder cachée [la nouvelle de] sa mort, une voix venant du ciel se fit entendre au milieu de la ville; elle disait: «Courez vite, car saint Philippe s'en est allé à la rencontre du Seigneur». Aussitôt, les enfants parcoururent la ville en criant pour annoncer à tous qu'il était né à la gloire. Une foule de gens accouraient au couvent des Servites à cause des miracles qu'il faisait. Toute la ville de Todi, illuminée par le Seigneur, était devenue plus belle. De nombreux malades, paralytiques, aveugles, infirmes, boiteux furent guéris, et de nombreux lépreux furent purifiés.

26.

Lorsque les frères portèrent le corps très saint dans l'église, sous les acclamations du peuple, la fille d'un nommé Paolo, paralysée et accablée depuis longtemps par beaucoup d'autres infirmités, fut mise sous son cercueil et fut instantanément guérie.

27. Sans même un lit funèbre

À cause de leur grande pauvreté, les frères n'avaient pas de lit funèbre où exposer le pauvre corps du saint.[56] Alors un voisin, épris d'un brûlant amour pour le Christ, leur prêta un lit et c'est pourquoi Dieu fit de nombreux signes et prodiges par la suite. En effet, lorsque toute la maison de cet homme brûla dans un incendie, ce lit resta intact grâce aux mérites du saint.

28.

De son vivant, Philippe avait porté aux pieds des petites chaussures de jonc tressé qu'il avait laissées en cadeau à l'un de ses compagnons laïcs: après sa mort, tous les malades qui le touchaient, étaient tout à fait guéris.

29.

Il y avait une veuve de Todi dont le fils unique était mort ce même jour (de la mort du saint). En entendant parler des miracles que Dieu accomplissait aux yeux de tous par son saint (serviteur) Philippe, elle l'invoqua en pleurant à chaudes larmes: *«Vénérable père, bienheureux Philippe, à qui Dieu a accordé de si grandes faveurs, viens à mon aide, moi qui suis une veuve abandonnée, redonne-moi mon fils vivant et je te l'offrirai pour toujours»*. Quelles choses merveilleuses à entendre! Pendant qu'elle disait cela, l'enfant, qui était mort, se leva aussitôt, vivant et en santé, et il dit d'une voix forte: *«Maman, j'ai vu saint Philippe qui m'arrachait à la ruine de la mort et m'ordonnait de retourner vivant dans mon corps»*. La mère, remerciant immensément, fit ce qu'elle avait promis et donna son fils à l'église du bienheureux Philippe, avec beaucoup d'autres cadeaux.

30.

À cette même époque, une femme de Todi, entendant sonner les cloches à l'église des frères Serviteurs, à cause des miracles qui s'y produisaient, disait pour critiquer: «Ce frère était-il donc si saint? Il mangeait de la viande et buvait du vin!»[57] Aussitôt sa langue se révulsa, elle devint difforme et tomba à terre comme morte. Mais elle se repentit et, se frappant la poitrine en demandant pardon, elle fut emmenée au tombeau du saint où elle fut immédiatement guérie.

31. Délivrance d'une possédée au tombeau de Philippe

À ce même moment, à la cour de Todi, un démon sommé de sortir d'une femme démoniaque, criait par sa bouche: *«Je ne sortirai pas, je ne sortirai pas tant que je n'aurai pas vu le tombeau du bienheureux Philippe»*. La femme fut donc amenée au tombeau et, agitant la tête de

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

tous côtés, elle dit: «Ah, ah, ah! Voilà que je vois saint Philippe qui demande au Christ de me chasser de ce corps». Et puis: «Saint Philippe, pourquoi me persécutes-tu sans arrêt?».[58] Alors, devant toute l'assistance, le démon laissa la femme entièrement libérée.

32. Conversion d'un franciscain incrédule[59]

Un membre de l'Ordre des frères Mineurs, entendant parler des miracles que le Seigneur accomplissait par son saint, Philippe, proférait à tous contre le saint de Dieu des calomnies et de nombreuses offenses. Un jour qu'il répétait cela et d'autres propos du même genre, sa bouche et son visage furent pris de violentes convulsions qui les orientèrent vers l'arrière et qui le faisaient horriblement souffrir. Se repentant tout de suite et faisant un vœu au saint, suivant le conseil de bons frères, il se rendit à son tombeau avec dévotion et fut totalement délivré.

33. Guérison d'un aveugle de naissance

Il y avait à la cour de Todi un homme qui n'avait jamais vu la lumière du jour depuis sa naissance. Entendant les gens qui venaient raconter les signes et les prodiges que le Seigneur accomplissait par son saint, Philippe, il fut animé d'une grande foi; il disait d'une voix forte: «Saint Philippe, de l'Ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie, toi qui as guéri les paralytiques, qui as purifié les lépreux, qui as effacé les difformités, qui as rendu la vue aux aveugles, qui as ressuscité les morts et qui as exaucé tous ceux qui criaient vers toi, écoute maintenant, père, la voix de ton serviteur et sois favorable au pécheur que je suis, par cet amour vrai et sincère que tu as porté à notre Seigneur Jésus-Christ, sauveur de tous, et fais que mes yeux voient la lumière»! Pendant qu'il disait cela, saint Philippe lui apparut, il le vit qui touchait ses yeux et il lui rendit complètement la vue. Alors, tout joyeux et rendant grâce, il courut à son église et il le raconta à tout le monde, montrant la preuve de sa guérison.

34. Un noble soldat blessé[60]

Un noble soldat de Todi qui courait à cheval sur la place, tomba de son cheval et se fit beaucoup de mal par terre. Des amis et des voisins, dans les pleurs et les cris, le relevèrent de terre comme s'il était mort, sa tête fracturée et son corps plein de blessures. Ils le transportèrent au tombeau du bienheureux homme. Dès qu'il eut touché les reliques, il fut complètement guéri.

35. Un homme boiteux, paralysé

Un homme de Foligno, boiteux et même paralysé, vint à Todi au tombeau du saint homme; il criait dans l'église: "Saint Philippe, prends pitié de moi!"; il fut aussitôt libéré en présence de beaucoup de monde et, laissant sur place les béquilles sur lesquelles il s'appuyait, il revint tout joyeux chez lui et raconta à tous les grandes choses que le saint de Dieu avait faites pour lui.

36. Une femme infirme de Todi

Il y avait à Todi une femme qui souffrait d'une affreuse infirmité. A longueur de journées, elle poussait des cris et ses mains chassaient de son visage des mouches et des guêpes. Elle n'avait vraiment aucun répit et était fort tourmentée car on se moquait d'elle. Elle fut conduite au tombeau du saint homme et, dès qu'elle toucha ses reliques dans l'église des frères, elle fut libérée de toute infirmité[61].

TRANSLATION

37. Celui qui fait tourner les statues

Le jour de la translation,[62] lorsque les frères prirent le sarcophage où reposait la sainte dépouille pour le transporter d'un côté de l'église à un autre côté de la même église, dans un endroit

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

plus honorable, toutes les statues qui se trouvaient dans le sanctuaire se tournèrent vers la précieuse dépouille et s'inclinèrent miraculeusement pour le supplier et le vénérer.

38. D'un parfum de vie pour la vie

Ce même jour, toute la ville de Todi fut remplie du parfum qui se dégageait des saintes reliques[63] et, comme les frères avaient ouvert le tombeau en cachette, tous ceux qui étaient accouru des différents quartiers de la ville purent le voir.

39. Taumaturge

Cinq personnes aveugles de naissance recouvrèrent la vue en touchant les saintes reliques, et tous ceux qui se trouvaient là en étaient émerveillés. Le fils d'une veuve qui était mort ce jour-là ressuscita après avoir été transporté près de son tombeau. De nombreux paralytiques, boiteux et infirmes furent guéris le jour de sa translation, alors qu'ils priaient dans l'église. Tous les handicapés et les malades qui venaient au tombeau du saint rentraient chez eux guéris et, tout joyeux, ils rendaient grâce à Dieu.

40. Apparition de Philippe au-dessus de l'église

De jeunes garçons assuraient qu'ils avaient vu de leurs yeux saint Philippe au-dessus de l'église.

41.

Des milliers d'hirondelles plus blanches que neige vinrent ce jour-là au-dessus de l'église et elles chantaient la louange du Seigneur avec les frères pour bien montrer que c'était les anges de Dieu qui se manifestaient pour sa louange et pour sa gloire; ainsi tous sauraient sûrement la grandeur des mérites exemplaires de ce très grand saint.

42.

Un frère de l'Ordre des frères Mineurs souffrait d'un intolérable mal de tête. Il vint au tombeau du saint et toucha les vénérables reliques; il fut aussitôt tout à fait guéri.

43.

Le feu prit naissance dans le quartier Saint-Marc à Todi et se répandit dans toute la ville sans qu'on pût l'éteindre. Les frères prirent alors la tunique de saint Philippe et, la fixant avec grand respect au bout d'un bâton, ils la brandirent face au feu: l'incendie battit en retraite précipitamment et s'éteignit. Plus jamais le feu ne prit dans la ville.

44.

Avec d'autres pieuses personnes, une femme de Todi priait depuis longtemps saint Philippe que le Seigneur lui donne un fils. Comme elle ne l'obtenait pas, elle implorait jour et nuit et suppliait le saint. Alors saint Philippe lui apparut alors qu'elle veillait et priait dans sa chambre et lui dit: «Tu m'as invoqué pour obtenir cela, mais cesse de me prier parce qu'il ne plaît pas à Dieu que tu aies un fils». Et il disparut. Mais il faut croire qu'il ne fut pas utile à son âme.

45.

À l'époque de la translation, un enfant de Spolète tomba dans l'eau et se noya. Son père, qui avait entendu parler des miracles qui se produisaient alors à Todi dans l'église Saint-Philippe de l'Ordre des Servites, s'adressa au saint tout en larmes: «Très saint père Philippe, aide-moi car je meurs de douleur à cause de mon fils!». Immédiatement, l'enfant cracha toute l'eau de son corps en criant et, brusquement, il se mit debout bien vivant et en pleine santé; il sautait de joie par les mérites du saint.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

46.

Pendant le Chapitre général de nos frères à Venise en 1322, à la Pentecôte, une douzaine de frères de notre Ordre furent en grand danger lors d'une sortie en mer. Parmi eux se trouvaient Jean et Simon de Todi, des gens dignes de confiance. Ils appelaient tous les saints et les saintes du paradis de leur venir en aide, mais en vain: les rames se brisèrent et les voiles furent emportées par les vagues au milieu des flots. Ils pensaient leur fin prochaine lorsque l'un d'entre eux, retrouvant son sang froid, se leva et dit: «Mes frères, prions notre saint père Philippe de nous arracher à ce danger mortel car jamais encore il n'a abandonna quelqu'un qui l'invoquait avec confiance». Alors tous se ressaisirent et supplièrent humblement, mais avec insistance, saint Philippe. Aussitôt – stupéfaction! –, au milieu des pleurs et des cris, on vit apparaître saint Philippe dans le ciel au-dessus du bateau: et le hurlement du vent cessa, les flots déchaînés s'apaisèrent et toute la mer redevint belle et calme. Arrachés à la mort, les frères louèrent Dieu.

47.

En l'an du Seigneur 1326, il y avait à Florence un jeune novice de nos frères. Il était atteint d'éléphantiasis et aucun médecin ne réussissait à l'en guérir. Les frères prirent la tunique blanche de notre saint père Philippe, qu'ils conservaient là comme un précieux trésor, et en revêtirent le jeune garçon qui fut aussitôt guéri par les mérites du bienheureux homme.[64]

Dieu accomplit encore beaucoup d'autres signes et prodiges, par les mérites de ce bienheureux homme, qui n'ont pas été écrits dans cette *légende*. Ceux-ci ont été écrits pour rendre gloire à Dieu.[65] Amen!

NOTES DE BAS DE PAGE

[1] La classification de ce manuscrit fait penser qu'il est parvenu à la Bibliothèque Augusta depuis des années, sans doute à la suite des suppressions napoléoniques. Le couvent servite de *San Fiorenzo* à Pérouse dépendait du mouvement de l'Observance, assez répandu dans la plaine du Pô: cela pourrait expliquer la présence de ce manuscrit à Pérouse. Cf. Lettre du 26 avril 1967 adressée au frère Giuseppe M. Besutti (1919-1994).

[2] Cf. MAZZATINTI G., *Inventari dei manoscritti delle Biblioteche d'Italia* (Forlì, L. Bordandini 1895), v, pp. 128-129. L'inventaire de la Bibliothèque Augusta a été rédigé par Alessandro Bellucci.

[3] Cf. DUNS SCOTUS J., o.f.m., *Opera omnia* ... studio et cura commissionis scotisticae ad fidem codicum edita praeside P. Carolo Balic … I. (Typis Polyglottis Vaticanis, Civitas Vaticana 1950), vol. xv, 329*, 301, [1] p. 30 cm. On parle du manuscrit à la page 122.

[4] Le frère dominicain Pierre de Vérone, mort martyr le 6 avril 1252, a été canonisé le 24 mars 1253.

[5] Voir: BESUTTI G. M., o.s.m., *Saint Philippe Benizi, 1233-1285. Profil biographique* (Éducation Chrétienne Populaire, Montréal 1985) p. 10.

[6] L'auteur se préoccuppe davantage de rattacher à la figure de saint Philippe tous les événements de l'origine et du développement de l'Ordre. C'est d'ailleurs pour cela qu'il parle de *six hommes religieux* (*sex religiosi viri*) qui vivent au Mont Sénario; même s'il ne le dit expressément, l'auteur fait en sorte que l'entrée de saint Philippe complète le nombre de sept initiateurs ou sept premiers pères de l'Ordre.

[7] Le texte traduit ici est le suivant: "Philippe dicitur a «philos», quod est *cantus;* vel a «philos» quod est *funiculus* ex fili[j]s contextus". Nous traduisons "cantus" par "chant", et "funiculus", "fil". En utilisant l'image de la «corde», l'auteur situe Philippe dans la *lignée* des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges (catégories auxquelles correspondent des vertus distinctes: foi, miséricorde, sagesse, plénitude de grâce, constance, tempérance et pureté), qui sont les divers «fils» qui composent la corde et assure sa solidité. Certaines des vertus propres à ces divers «fils» sont attribuées à Philippe dans la *Legenda*.

[8] Ce verset (*Philippe mel in corde / crucemque Christi gerebas*) est extrait d'une hymne latine chantée en l'honneur de saint Philippe, dont la mort fut immédiatement suivie par des manifestations de culte à son égard. Dans une note du registre du frère Lothaire de Florence, prieur général (1285-1300) qui lui succéda, on remarque que Philippe est déjà appelé «saint».

[9] Comme pour saint Bernard de Clairvaux et saint Dominique, on peut penser – ainsi que l'écrivent les auteurs de la *LPS* (1) et de la *LPP* et Nicolas Borghese (1484) –, qu'il fut confié à un homme d'église pour être initié aux premiers rudiments du savoir.

[10] Cf. *Mt* 7, 7; 12, 33.

[11] Formule typique de la spiritualité monastique médiévale. L'expression «plaire à Dieu seul» (du latin: *soli Deo placere*) est une citation des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand (540-604) à propos du jeune saint Benoît de Nursie (vers 480-547). Cf. Grégoire le Grand, *Dialogues*, II, prol.: *???*.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

[12] «Bibliothèque de son cœur» (*pectoris armario*) est une belle expression médiévale, empruntée aux Pères de l'Église, qui apparaît même dans la *Légende* du bienheureux François de Sienne (n. 4). La *bibliothèque* (*armarium*) monastique était le lieu où l'on conservait les véritables trésors de la tradition.

[13] Il s'agit d'une transposition de l'épisode racontée par l'évangéliste Luc concernant la Vierge Marie: *Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. ... Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements* (*Lc* 2, 19. 51). Comme sa Dame, la Vierge Marie, dont il était serviteur, saint Philippe a fait trésor de la Parole de Dieu.

[14] Cf. *Mt* 7, 24.

[15] Cf. *2 Co* 6, 5: *... les coups de bâtons, la prison et les émeutes, les fatigues, les nuits sans sommeil et les journées sans manger, ...*

[16] Anachronisme évident. Saint François d'Assise est mort en 1226.

[17] Cf. *Ph* 3, 7-8: *Tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés comme une perte à cause du Christ; oui, je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout: la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur*.

[18] Cf. *Mt* 5, 15.

[19] Le pèlerinage aux églises et aux sanctuaires hors de la ville, pour connaître la volonté du Seigneur au moment de choix difficiles, était au Moyen-Âge, avec la pénitence et l'aumône, un premier pas vers l'état pénitentiel.

[20] Cf. *Mt* 17, 1-9; *Mc* 9, 2-9; *Lc* 9, 28-36. Tout comme Jésus, Philippe fut transfiguré et il entendit la voix de Dieu, de la nuée lumineuse. *Mc* 9, 2b-3.7a: *Jésus fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille. (...) Survint une nuée qui les couvrit de son ombre; et de la nuée une voix se fit entendre.*

[21] Cf. *Gn* 12, 1; 22, 2.

[22] En indiquant que saint Philippe Benizi s'unit au nombre des «six hommes religieux» du Mont Sénario, l'auteur invite le lecteur à considérer saint Philippe comme l'un des sept saints pères ou fondateurs.

C'est un fait que notre Ordre a toujours désigné saint Philippe comme l'autre *père* – et cela même dans la liturgie servite actuelle (le calendrier liturgique indique sa fête le 23 août sous le titre de *N[otre] S[aint] P[ère] Philippe Benizi, propagateur de notre Ordre, prêtre*) – en mémoire de son ardeur comme prieur général dans le dialogue auprès du Siège apostolique pour éviter que l'Ordre soit considéré comme aboli à la suite de la décision du 2e concile de Lyon (1274).

[23] L'épisode se base sans doute sur le proverbe *La vérité sort de la bouche des enfants* (cité notamment au 5e siècle av. J.-C. par PLATON, *Le Banquet*, 217 e) et sur le passage évangélique où, devant les prodiges accomplis par Jésus dans le temple de Jérusalem, les enfants acclamaient Jésus en criant *Hosanna au Fils de David!* (*Mt* 21, 15) – reconnaissant ainsi son identité messianique – pendant que les chefs des prêtres et les scribes s'indignaient – refusant de reconnaître sa véritable identité messianique –.

[24] On ne sait pas avec précision quel rapport a entretenu de fait le dominicain Pierre de Vérone (v.1205-1252) avec nos premiers frères. L'auteur de la *Legenda de Origine* (*LO* 50) affirme que Dieu l'envoya à Florence auprès de nos premiers frères afin de leur assurer un Habit et une Règle: "... misit Deus servum suum beatum scilicet Petrum martirem de ordine fratrum predicatorum, qui eos specialiter de habitu quem immutabiliter deinceps ferre, et de regula quam profiteri et secundum eam in posterum vivere debebant, informando certificaret" *... Dieu envoya son serviteur, le bienheureux Pierre martyr de l'Ordre des Prêcheurs, qui eut pour mission, en le leur manifestant, de leur assurer un Habit qu'ils devraient immuablement revêtir par la suite, et de leur assurer aussi une Règle qu'ils devraient professer et selon laquelle ils devraient également vivre.* Chose certaine, Pierre de Vérone était à Florence en 1245, à partir du 24 août et jusqu'à l'automne, en lutte contre les hérétiques et les gibelins [Cf. DAL PINO F.A.M., *Un gruppo evangelico del duecento. I sette fondatori dei Servi di Maria* = Biblioteca toscana dei Servi, Agiografia 1 (Convento di Monte Senario, Bivigliano-Firenze 1969) p. 40s.]. Le culte que l'Ordre lui a accordé par la suite nous porte à croire qu'il ait non seulement connu nos premiers frères, mais qu'il a joué un rôle important auprès d'eux. En effet, à peine quelques mois après l'approbation de l'Ordre par le pape dominicain Benoît XI (11 février 1304), le 1er mai 1304, le chapitre général de l'Ordre décrète que l'office double en la fête (29 avril) de saint Pierre de Vérone sera toujours célébré dans tous les couvents de l'Ordre: "Capitulo celebrato Castelli anno Domini millesimo CCCIIII in kalendis maii, statuimus, quod in omnibus conventibus nostri ordinis fiat semper officium duplex in festo sancti Petri martyris de ordine Prædicatorum" [cf. *Monumenta OSM* 2 (1898) p. 12.]. Son culte, encore attesté au XVIIIe siècle [voir, au 29 avril, dans: OP 1609; OP 1663; OP 1710; OP 1739; OP 1773; OP 1796], est expliqué alors par le pseudo-Nicolas Mati qui, vers 1715 [cf. SERRA A.M., *Rassegna critica delle fonti riguardanti il B. Bonaventura da Pistoia (+1315ca.): Studi Storici OSM* 24 (1974) p. 218, note 89.], écrit ces mots: *Frère Pierre de Vérone, de l'Ordre de saint Dominique, saint martyr, de qui on ne saura jamais assez dire tout le bien qu'il a voulu, tout le bien qu'il a fait, tout le bien qu'il a dit partout en notre faveur! S'il eût été de notre Ordre, il n'eût pu ni faire ni dire davantage. Prions-le toujours de nous protéger du ciel, comme il nous a protégés sur la terre* ["Frate Pietro di Verona, dell'Ordine di Santo Domenico, santo Martire, del quale non si può dire a bastanza el bene che chi ha voluto, el bene che ci ha fatto, el bene che ha detto per ogni lato di noi. Se fussi stato de' nostri, più non poteva fare nè dire per noi. Preghiamolo sempre, che ce protegga dal cielo, quanto ci protesse in terra"]. Cf. MATI N., *Giornale e ricordi*, f. 55: *Monumenta OSM* 11 (1918) p. 54.

[25] Cette insistance répétée dans la *Légende* sur la pauvreté et l'humilité sont des thématiques que l'on retrouve à la même époque dans la spiritualité primitive des Frères Mineurs (franciscains).

[26] Cf. *Ac* 2, 43.

[27] Dans la recension *vulgate* de la *Légende*, la découverte de la science de saint Philippe advient durant un voyage vers Sienne (cf. *LP* 8) et les interlocuteurs sont deux frères dominicains venant de l'Allemagne.

[28] De même que Jésus ne chercha pas à rendre publique son identité messianique, ses exploits mais en vain (cf. *Mc* 5, 43; 8, 30), ainsi Philippe, humble, ne chercha pas à s'attirer la faveur populaire, mais en vain.

[29] Selon un décret du pape Gélase 1er (492-496), «s'il se trouve un moine vénérable par le mérite de sa vie, estimé digne du sacerdoce, et si l'Abbé sous le commandement duquel il combat pour le Christ, demande qu'on le fasse prêtre, l'évêque devra le choisir et l'ordonner où il le jugera bon» (cf. S. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Supplément, q. 184, art. 8).

[30] L'auteur de la *legenda* présente saint Philippe, après son ordination sacerdotale, comme un exemple de plus grande perfection dans l'imitation du Christ. Comme saint Thomas d'Aquin (1225-1274) aimait à le rappeler, les prêtres doivent faire montre d'une sainteté sublime, car «pour s'acquitter dignement des fonctions sacerdotales, il ne suffit pas d'une vertu quelconque, mais il faut une vertu excellente, afin que, de même que ceux qui reçoivent les ordres sont placés au-dessus des autres par le rang, ils leur soient aussi supérieurs par le mérite de leur sainteté» (S. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Supplément, q. 35, art. 1 ad 3).

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

[31] Cette façon de parler des femmes («elles sont pour le religieux des envoyées du diable») fait écho notamment au récit biblique de la «faute originelle» qui entraîna la chute de l'humanité (cf. *Gn* 3) – l'exclusion du *jardin d'Éden* – et à l'affirmation vétérotestamentaire que *la femme est à l'origine du péché; c'est à cause d'elle que nous mourrons tous* (*Si* 25, 24; cf. *2 Co* 11, 3). L'auteur de la légende – tributaire sans doute aussi d'une certaine présentation culturelle de la femme au Moyen Âge – présente simplement saint Philippe comme celui qui a cherché de combattre le mal sous toutes ses formes, à l'exemple du Christ.

Parmi les textes bibliques à citer sur l'origine ou le coupable de la «faute originelle» il ne faut pas oublier celui de l'apôtre Paul: *la mort étant venue par un homme* [Adam], *c'est par un homme* [le Christ] *aussi que vient la résurrection* (*1 Co* 15, 21).

[32] Il semble ici que saint Philippe a été élu prieur général immédiatement après la mort de *Totusbonus*. Il a été, en réalité, le cinquième prieur général de l'Ordre et il a succédé dans cette charge au frère Manet. Le fait qu'un tel détail ait échappé à l'auteur de cette *Légende* nous amène à croire qu'il n'était pas du milieu immédiat du prieur général et qu'il n'avait pas accès aux archives de l'Ordre.

[33] «Prieur» signifie «premier». Cf. *Mc* 9, 35: *Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous*.

[34] Il s'agit du bienheureux Barthélemy de Cesena (v.1260-v.1335). Le frère Paolo Attavanti, dans son ouvrage *Dialogus de origine Ordinis* (v.1465), fait un résumé de ce qui pourrait être une *légende* primitive de ce bienheureux.

[35] La documentation sur ce frère dénommé Sostène (*Sostegno*) est assez bonne, puisqu'il semble est du groupe des initiateurs de l'Ordre. Son nom est entré dans les listes postérieures des sept fondateurs, mais il ne s'apparaît pas dans la liste plus ancienne qui est celle du frère Paolo Attavanti.

[36] Cf. *Lc* 17, 13: *... [dix lépreux] lui crièrent: «Jésus, maître, prends pitié de nous»*.

[37] La tunique blanche était portée sous la tunique noire (cf. *Const. ant.*, chap. 12 [*L'habit*]).

[38] Ce geste d'embrasser le lépreux, fondé sans doute sur le fait que Jésus touchait étendait la main et touchait le lépreux pour le guérir (cf. *Lc* 5, 13), est sans doute mentionné par l'auteur sous influence de l'hagiographie franciscaine. Cf. Tommaso da Celano, *Vita prima*, 17 (dans *Fonti francescane – Editio Minor – Scritti e biografie di san Francesco d'Assisi. Cronache e altre testimonianze del primo secolo francescano. Scritti e biografie di santa Chiara d'Assisi* (Movimento Francescano – Editrici francescane, Assisi 1986) p. 214).

[39] De même qu'il suffisait aux malades de toucher la frange du manteau de Jésus pour être guéris (cf. *Mc* 6, 36), ainsi il suffit au lépreux de se vêtir de la tunique de Philippe pour être guéri.

[40] Cf. *Lc* 17, 15.

[41] Cf. *Ac* 5, 15-16.

[42] Comme Jésus (cf. *Mc* 9, 9), Philippe a fait la recommandation de taire certains événements tant qu'il vivrait.

[43] Cf. *LP* 15; *LPS* 11. Il semble bien que cette tunique blanche "miraculeuse" de saint Philippe ait été conservée précieusement par les frères et utilisée pour faire des miracles: éteindre le feu (*LPP* 43; *LPS* 18), guérir un jeune novice atteint de la lèpre (*LPP* 47). Au quinzième siècle, P. ATTAVANTI raconte encore que le lépreux guéri, se considérant indigne de posséder la tunique de saint Philippe, la plia dans un coffret et la remit au couvent de l'Annonciation (Florence). Dès 1404, elle figure parmi les reliques de saint Philippe mentionnées dans le registre des entrées (offrandes des fidèles) du sacristain, à la *Santissima Annunziata*. Enveloppée en forme de coussinet et enrichie de quelques ornements, la tunique blanche de saint Philippe servit pendant longtemps à bénir les enfants. A. DEL SARTO, en 1510, a d'ailleurs peint dans l'une des cinq lunettes du *petit cloître des vœux* une scène représentant la bénédiction des enfants avec la tunique blanche de saint Philippe. Cf. CASALINI E., *"Le reliquie di S. Filippo Benizi"*: La Santissima Annunziata 5,3 (1985) p. 3.

Cette bénédiction – avec reliques ou images et accompagnée éventuellement de la manducation du pain béni en la fête de saint Philippe – s'est faite aussi sur les malades. Cf. *Pius ritus et modus antiquus. Orandi, et imponendi manus super Infermos, quem tenent Religiosi Servitæ* (Typis Hæredis Victorii Benatii, Bononiæ 1686) 11-23.

[44] Cf. *Ps* 78 [77], 24-25: *pour les nourrir il* [Dieu] *fait pleuvoir la manne, il leur donne le froment du ciel; chacun se nourrit du pain des Forts, il les pourvoit de vivres à satiété*.

[45] Cf. *Mt* 6, 31-32; *Lc* 12, 29-30.

[46] Avec l'aide de Dieu qu'il priait, le bienheureux Philippe savait interpréter l'aspect du ciel. Cf. *Mt* 16, 2-4.

[47] Il s'agit du Concile de Lyon (œcuménique 14^{e}) qui se déroula du 7 mai au 17 juillet 1274. Le 23^{e} décret de ce concile confirme les dispositions restrictives du Concile de Latran IV (1215) concernant la formation de nouveaux Ordres ; il approuve, entre autres, parmi les Mendiants, seuls les Prêcheurs (dominicains) et les Mineurs (franciscains), et laisse en suspens le sort des Carmes et des Ermites de saint Augustin et rend précaire celui des Serviteurs de Marie.

[48] Ce frère Lambert de Prato est un des «associés» du prieur général Lothaire de Florence, successeur de saint Philippe. Il est prieur à Sienne dans les années 1291-1293, et il est de nouveau présent à Sienne dans les années 1315-1316. Vers 1300, il est prieur à Cortone. Il est prieur provincial de la Romagne et, dans les années 1304-1306, il est pénitencier de l'évêque de Bologne. Il meurt en 1324.

[49] Étant donné qu'il est mort en 1285, c'est dire qu'il est né en 1223.

[50] En réalité, la curie romaine se trouvait à Rome, où le pape Honorius IV (Giacomo Savelli), élu à Pérouse le 2 avril 1285, s'était rendu à la fin de ce même mois.

[51] Un fait important dans la biographie de saint Philippe Benizi, c'est qu'il a défendu l'Ordre pour qu'il ne soit pas considéré comme aboli à la suite du décret du 2^{e} Concile de Lyon (1274). Une imprécision historique apparaît ici: l'auteur de cette *legenda* situe cette intervention de Philippe auprès du Siège apostolique vers 1285 alors qu'elle s'est faite au cours des années 1274-1285!

[52] Les sept psaumes pénitentiels sont les *Psaumes* 6, 32 [31], 38 [37], 51 [50], 102 [101], 130 [129], 143.

[53] Il s'agit sans doute de l'une des invocations dans les litanies des saints.

[54] Le bienheureux Ubald de Borgo Sansepolcro, selon la tradition postérieure, serait mort vers 1315 au mont Sénario où on vénère son corps.

[55] Cf. *Ps* 31 [30], 6: *En tes mains je remets mon esprit*. Comme le Christ mourant répéta les mots du psalmiste (*Lc* 23, 46), Philippe mourant – imitant Jésus comme le diacre Étienne (cf. *Ac* 7, 59) – répéta lui aussi: *«En tes mains, ...»* Ce sont aussi ces mots que l'Église, à chaque soir, répète comme répons à la parole de Dieu, dans sa prière avant le sommeil de la nuit (complies): *«En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit»*.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma

[56] Cf. *Lc* 9, 58: *Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête*. Comme le Christ, saint Philippe n'avait pas d'endroit où reposer la tête, même à sa mort.
[57] Cf. *Lc* 5, 33-35. Disciple du Christ, comme les apôtres, saint Philippe a mangé et bu, car le Christ, l'Époux, vivait en lui, mais il a aussi jeûné … en l'absence du Christ.
[58] Cf. *Mc* 1, 24. Comme devant le Christ, en présence de saint Philippe, les esprits mauvais se sentent en danger. Comme le Christ, saint Philippe a lutté contre le mal sous toutes ses formes.
[59] Cf. *LPS* 17.
[60] Cf. *LPS* 17.
[61] Selon D. Montagna, l'ancienne Légende de saint Philippe se terminait ici, reportant ici le paragraphe final (n. 48).
[62] Il s'agit de la translation du 10 juin 1317.
[63] Cf. *2 Co* 2, 14-15: *Pour Dieu nous sommes l'arôme du Christ parmi ceux qui vont à la délivrance, parmi ceux qui courent à la perte: pour les uns, parfum de mort pour la mort ; pour les autres, parfum de vie pour la vie*.
[64] Cf. *LP* 15; *LPP* 9. Un jour, au bord du chemin, Philippe donne sa tunique à un lépreux qui lui demande l'aumône. À peine a-t-il revêtu la tunique, le malade est guéri. Au quinzième siècle, P. ATTAVANTI raconte que le lépreux guéri, se considérant indigne de posséder la tunique de saint Philippe, la plia dans un coffret et la remit au couvent de l'Annonciation (Florence). Dès 1404, elle figure parmi les reliques de saint Philippe mentionnées dans le registre des entrées (offrandes des fidèles) du sacristain, à la *Santissima Annunziata*. Enveloppée en forme de coussinet et enrichie de quelques ornements, la tunique blanche de saint Philippe servit pendant longtemps à bénir les enfants. A. DEL SARTO, en 1510, a d'ailleurs peint dans l'une des cinq lunettes du *petit cloître des vœux* une scène représentant la bénédiction des enfants avec la tunique blanche de saint Philippe. Cf. CASALINI E., *"Le reliquie di S. Filippo Benizi"*: La Santissima Annunziata 5,3 (1985) p. 3.

Cette bénédiction -avec reliques ou images et accompagnée éventuellement de la manducation du pain béni en la fête de saint Philippe- s'est faite aussi sur les malades. Cf. *Pius ritus et modus antiquus. Orandi, et imponendi manus super Infermos, quem tenent Religiosi Servitæ* (Typis Hæredis Victorii Benatii, Bononiæ 1686) 11-23.
[65] Cf. *Jn* 20, 30-31.

Copyright © CURIA GENERALIZIA OSM, Piazza San Marcello, 5 – Roma